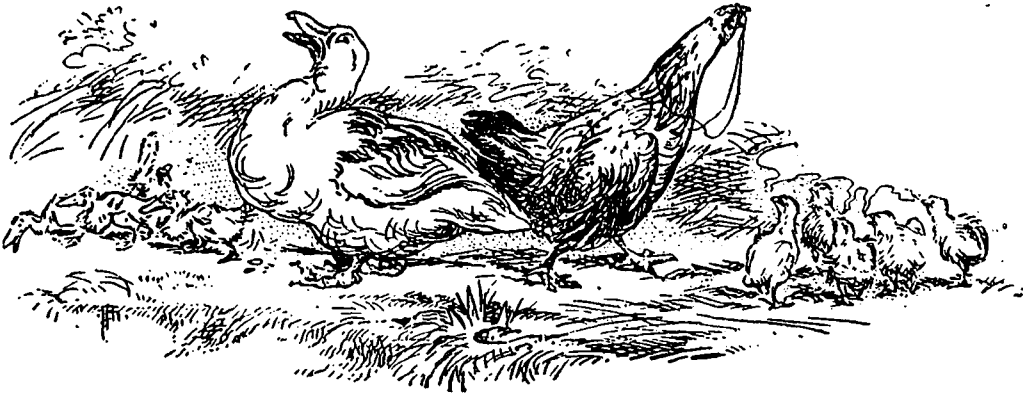
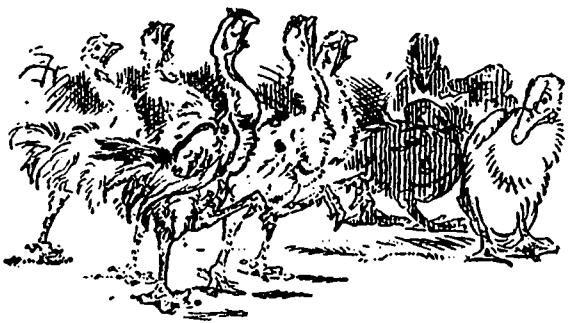


LES DISTINCTIONS SOCIALES



I

La poule.—J'espère, mes enfants, que vous ne ferez pas amis avec cette vulgaire famille de canards.
Les enfants.—Comme s'il y avait du danger ! Ne crains pas, maman.



II

—Ne nous regarde pas, canard plein de puce !



III

Le canard (à l'étalage du marché).—Hello ! Vous vous êtes décidés d'accepter ma compagnie. Salut.

CE QUE SONT LES LARMES

Vauquelin et Fourcroy les ont analysées.
Ils ont trouvé dedans du sel et du mucus.
Mes amis, qu'en eût dit Horatius Flaccus ?
Le mucus florissant dans les âmes brisées !
Combien Horatius en eût fait de risées.
Ils ont trouvé dedans du sel et du mucus !

Quand les anciens pleuraient sur l'amour de leurs mies,
Les pauvres vieux versaient... ils ne savaient pas quoi.
Grâce à Vauquelin, et grâce à Fourcroy,
Nous connaissons à fond nos paupières blémies ;
Mais les pauvres anciens n'avaient point nos chimies,
Ils ont toujours pleuré sans jamais savoir quoi.

Quand on souffre ou qu'on est ému, lorsque l'on boude,
Une chose, pour nous, affaiblit le souci,
Et c'est évidemment de se dire ceci :
Pour que mon cœur brisé se reforme et se soude,
Combien vais-je verser de bismuth et de soude ?
Cette réflexion égaye le souci.

Les anciens poursuivaient de bien maigres chimères,
Ils étaient ignorants, et nous sommes complets ;
Ils savaient de combien d'affronts et de soufflets,
D'espoirs guerriers déçus et de hontes amères,
Étaient faits des pleurs d'hommes... Belles misères !
Ils étaient ignorants et nous sommes complets.

Nous connaissons le fort et le faible des larmes,
Nous connaissons le sel, le mucus, le bismuth ;
Et nous avons appris que menteur est le luth,
Quand il vient nous chanter que les pleurs ont des [charmes].
Scientifiquement nous ne rendons les larmes
Qu'au mucus, à la soude, au sel et au bismuth.

LE TÉLÉPHONE AU XVIII^E SIÈCLE

Il ne faut pas s'imaginer que le téléphone soit une invention moderne, les Romains, en Angleterre, employaient des tuyaux métalliques pour porter la voix partout dans le *Piels'wall*. A la distance de chaque mille, dans le mur, il y avait une tour, et entre chacune, un tuyau passait. Par ce moyen, la sentinelle pouvait, par la voix seule, donner connaissance de l'ennemi en peu de temps, dans toute la longueur du mur.

CANONS EN BOIS

Par ce temps de perfectionnements continuels de notre artillerie, il y aurait peut-être un piquant effet de contraste à rechercher si l'on a pu se servir utilement, dans certaines guerres étrangères ou civiles, de canons en bois.

Il est dit qu'en 1793 les royalistes de la Lozère auraient gagné sur leurs adversaires républicains une fort belle bataille avec des canons de bois cerclés en fer.

Existe-t-il d'autres exemples de fabrication et d'usage de semblables engins de guerre ?

Nous sommes portés à croire à l'affirmative.

UNE BARQUE HANTÉE

JETS DE PIERRES

Un article de M. J. Bouvéry, *Un fort et une barque hantés*, rappelle aux lecteurs le récit que m'a fait M. J..., de Sfax, d'un cas extraordinaire qui lui est arrivé.

C'était, me dit-il, après la prise de Sfax, il faisait une chaleur étouffante ; la population très préoccupée des derniers événements, ne songeait pas à autre chose, aussi la mer était elle totalement délaissée et l'on ne voyait ni un seul pêcheur ni un seul baigneur.

Sur le tantôt je décidai un ami à venir se baigner avec moi, au large. Pour cela faire, nous nous emparâmes d'une barque arabe et, à défaut de rames, nous démâchâmes un brancard qui avait servi à porter les cadavres des Arabes tués lors du bombardement, afin de nous servir des deux longerons.

A 500 pieds en mer, était une mahonne (grande barque à voiles) isolée et à l'ancre, vers laquelle nous nous dirigeâmes, et à laquelle nous attachâmes notre barque avec une ficelle que nous avions apportée dans ce but. La mahonne était vide ; nous nous y déshabillâmes, nous y jouâmes un bon quart d'heure, après quoi nous nous jetâmes à la nage.

Après avoir fait une centaine de brasses, mon ami s'écria :

—Qu'est-ce que tu fais, tu me jettes des pierres !

—Que racontes-tu ? où veux-tu que je prenne les pierres ?

—Mais on nous jette des pierres !

—Où donc vois-tu des pierres ?

—Tiens, en voilà encore une qui tombe ! tiens en voilà d'autres.

—Tu es fou, voyons ; je ne vois rien du tout.

—Si, en voilà encore une ; sauvons-nous !

Voyant mon ami s'effrayer, nous retournâmes, aux embarcations et mon ami en nageant voyait toujours des pierres tomber autour de lui ; moi je ne voyais absolument rien.

Arrivés aux embarcations nous fûmes bien surpris de trouver notre barque pleine d'eau et prête à couler. En vain fîmes-nous des recherches, la mahonne était vide, autour et au large on ne voyait pas un être humain et la mer était au calme plat.

Nous vidâmes notre barque avec nos chapeaux et nous ne vîmes aucun orifice d'introduction d'eau.

Nous étant réhabillés, je m'occupai de détacher la barque de la chaloupe. Quelle ne fut par notre stupéfaction de trouver, au lieu et place de la ficelle, une énorme corde avec un nœud marin, serré, vieux et effiloché comme si ce lieu avait séjourné de longs mois dans l'eau ; il nous fut impossible de le défaire et nous commençâmes à nous effrayer, trouvant tout cela anormal. Je n'ai pas vu les pierres, mais je suis certain d'avoir scié ce nœud avec mon couteau ; aussitôt cette opération faite nous voulûmes nous éloigner, une nouvelle surprise nous était réservée ; la barque tenait à fond par une autre corde grosse comme le pouce ; Je coupai le second lien et nous nous trouvâmes enfin libres. Arrivés vers la plage, nous ne prîmes pas le temps de ramer jusqu'à terre, nous sautâmes dans les marais et nous nous sauvâmes à toutes jambes.

Je n'ai jamais cru au merveilleux, mais je n'ai jamais rien compris à ce qui nous est arrivé.

Tel est le récit que m'a fait plusieurs fois M. J... qui m'a paru digne de foi.

* *

Le phénomène du jet de pierres, objectif ou subjectif, ne serait pas rare. M. M... représentant du Creusot, m'a conté le fait suivant :

« C'était pendant mes secondes vacances d'écoulier, j'étais une après-midi dans un champ dont on faisait la récolte ; un des paysans avait apporté au soleil sa fille, âgée de 14 ans, et atteinte d'une maladie nerveuse

« Tout à coup nous vîmes, dans un rayon de quelques mètres autour de cette fille qui paraissait inconsciente, des pierres éparpillées sur le terrain, projetées en l'air à une verge ou deux de hauteur, tantôt l'une, tantôt l'autre ; les moissonneurs, craignant quelque malice, exigèrent que le paysan remportât sa fille, ce qu'il fit ; elle mourut peu de temps après. »

A. GOURIL.

PAS LE MÊME POINT DE VUE

Le dentiste, (à sa cliente).—Pour l'amour du ciel, ne criez pas si fort !

La patiente.—Je comprends ; mes douleurs vous déchirent le cœur ?

Le dentiste.—Oui et d'autant plus que ceux qui attendent leur tour dans l'autre chambre vont avoir peur d'entrer s'ils vous entendent.

AVANTAGE PRÉCIEUX

L'acquéreur.—Le grand désavantage que je trouve à cette maison, c'est qu'elle est trop humide

Le propriétaire.—Mais, monsieur, c'est un bon point en sa faveur ; elle se trouve à l'épreuve du feu.

UNE ERREUR

Le voyageur.—Vraiment, c'est la première fois qu'on me donne ici un morceau de steak bien tendre.

Le garçon.—Bonté divine ! Pour sûr on a dû vous donner celui du bourgeois.